

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. EDMOND SAGLIO

PAR

M. LE CHANOINE ULYSSE CHEVALIER

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lue dans la séance du 16 mai 1913.



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>ie</sup>

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M D CCCC<sup>XXIII</sup>

INSTITUT.

1913. — 9.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165786

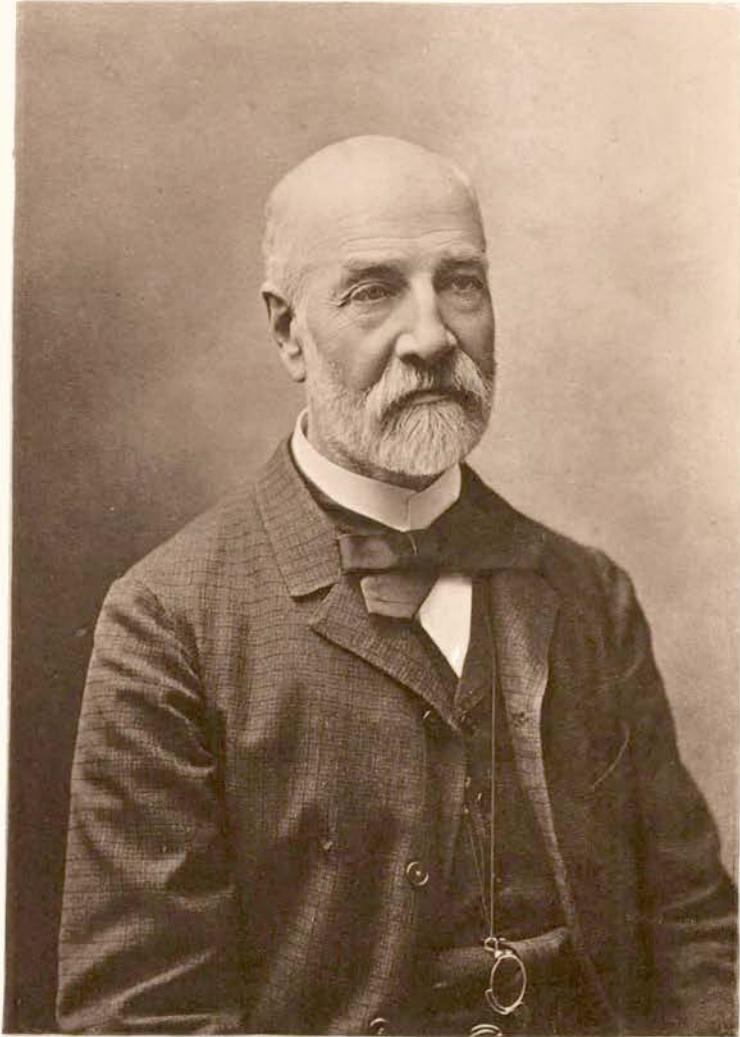


Photo Firou St Germain

EDMOND SAGLIO

MEMBRE DE L'INSTITUT

1828-1911

# NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

## M. EDMOND SAGLIO

PAR

### M. LE CHANOINE ULYSSE CHEVALIER

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

---

CHERS CONFRÈRES,

De mon dernier voyage à Paris, il y a près de dix-huit mois, j'ai rapporté des témoignages inoubliables de votre sympathie et de votre bienveillance, mais aussi, par une fâcheuse compensation, une maladie dont les suites menacent de s'éterniser et semblent m'interdire pour de longs mois encore de m'éloigner des quais ensoleillés de l'Isère.

J'avais hâte cependant de venir vous exprimer ma gratitude pour le très grand honneur que vous m'avez fait en m'ouvrant les portes de votre illustre Compagnie;

honneur tel que, même après un demi-siècle de travail consciencieux, j'hésitais à y prétendre, honneur qui a pour tout érudit la valeur d'une sentence, la seule que nous osions croire sans appel. Il me tardait surtout de venir, dans cette salle des séances où vos yeux ne sont pas tout à fait déshabitués de le chercher, rendre un hommage sincère à l'homme de bien et de grand savoir auquel vous m'avez appelé à succéder, M. Edmond Saglio.

M. Saglio vous appartenait comme membre libre depuis l'année 1887, date à laquelle vous vouliez bien m'agréer comme correspondant. Le 2 novembre 1911, il me donnait l'assurance que mon tour était proche, et je ne me serais pas douté, tant son écriture était nette et sa pensée alerte, que lui-même allait si promptement me céder sa place et me désignait en quelque sorte comme son successeur. J'en ressens comme un remords, avec le regret très vif de n'avoir pas connu personnellement cet homme dont la mémoire vous est restée chère entre toutes, pour ce qu'il y avait en lui de bonté native et de foncière bienveillance.

Il en est parmi vous qui ont eu la faveur d'une longue intimité avec lui, qui ont partagé son immense labeur, et qui ont dit ou sauront dire quelle âme exceptionnelle s'alliait chez lui à une volonté calme et persévérante, à une intelligence lumineuse et toujours en éveil.

A défaut de documents, l'origine italienne de la famille Saglio ne ferait aucun doute, tant ce nom de Saglio a conservé son intégrité originelle, tant il est indéformable, bien qu'on ait la fâcheuse tendance d'en altérer la fluide prononciation subalpine (Sallio).

Né en 1715, sur les bords du lac de Côme, Bernardin Saglio, bisaïeul d'Edmond, dut s'établir jeune à Haguenau (Alsace), car il se maria dans sa patrie d'élection avec Jeanne Piquet. De cette union naquirent sept enfants, parmi lesquels Joseph Saglio, qui eut à son tour neuf enfants. Joseph (peut-être avec plusieurs de ses frères et sœurs) vint habiter Strasbourg. Il ne faut pas s'étonner que cette famille nombreuse se trouvât mieux à l'aise dans une grande ville, à portée de plus de moyens d'éducation et de plus de carrières pour les jeunes gens.

Les fils de Joseph Saglio, à leur tour, abandonnèrent la résidence paternelle, et nous les rencontrons au Havre, où Charles, l'aîné, dirige avec ses frères une raffinerie. Ainsi, chaque génération fait un pas de plus vers la France, si bien que la quatrième aboutit à Paris même et passe d'un coup à la grande notoriété en la personne de M. Edmond Saglio.

En dépit, ou peut-être à cause de leur nombre, les enfants de Joseph Saglio jouissaient d'une condition de fortune très satisfaisante, comme en témoignent les honorables alliances contractées par eux. Charles, le père d'Edmond, marié à Joséphine Paravey, eut deux autres fils : Alfred et Gustave. Notre futur savant vint au monde le 9 juin 1828. Il fit ses premières études à Paris, au collège de Sainte-Barbe. Les vacances se passaient à Ingouville, près du Havre, dans une belle villa appartenant à son père. Il aimait sur le tard à rappeler à ses enfants réunis les beaux jours d'Ingouville, où se contraient ses nombreux cousins.

Car la plus tendre affection régnait entre son père et

ses oncles, jointe à un dévouement sans limites des uns pour les autres. Leur erreur fut de se croire nés pour les grandes entreprises industrielles et commerciales. Le jour vint où Charles vit s'effondrer sa fortune, et passer en des mains étrangères le parc d'Ingouville, qui abritait son heureuse famille.

Edmond sut se résigner aisément aux renoncements, aux désillusions que lui apportaient ces revers de fortune, car il n'avait aucun penchant pour les affaires. Mais ils lui imposaient l'obligation immédiate de songer au choix d'une carrière. Comme tout le monde, il fit son droit. Reçu licencié, il entra dans les bureaux du Ministère de la Justice, où il fut attaché à la commission des grâces. Il ne pouvait convenir à Saglio de se claquemurer dans les devoirs monotones d'une vie toute tracée; aussi le retrouvons-nous peu de temps après avocat libre, ayant son cabinet chez son oncle Charles Paravey. Celui-ci était grand amateur de vases grecs peints, il en avait réuni avec un goût très délicat une collection importante. Or, Edmond raffolait d'antiquités, d'œuvres d'art, et il ne perdait pas un mot des conversations éclairées de l'oncle, dont il appréciait le grand cœur et admirait l'éclectisme. Bien innocemment, on le voit, M. Paravey fournissait à son neveu la tentation la plus dangereuse contre ses devoirs d'état.

Vers ce moment, je pense, se place la liaison de Saglio avec le peintre Alfred de Curzon (1). Une même indif-

---

(1) Qui devait épouser plus tard Amélie, fille de Camille Saglio et cousine germaine d'Edmond.

férence pour tous les passe-temps frivoles ou bruyants, une égale ardeur à s'instruire, une même aptitude à ressentir en présence des belles œuvres d'art comme une émotion religieuse, firent naître entre ces deux jeunes gens cette amitié qui devait durer toujours. Les deux amis employaient la plus claire partie de leurs journées à des promenades à travers les musées, à des stations dans les bibliothèques. Au lieu de conquérir le doctorat en droit, Saglio suivait, à l'École des Chartes, les cours d'archéologie professés par l'illustre Quicherat, et peu à peu, à côté de l'avocat insoucieux, s'était formé un antiquaire de premier ordre, qui ne devait pas tarder à être mis en évidence et estimé à sa valeur.

Mais voici qu'une nouvelle influence allait solliciter le jeune homme. Chez Paravey fréquentait un personnage politique éminent, de l'école libérale de ces hommes de 48, chez qui l'emprise de la liberté fut telle qu'ils n'hésitèrent pas à lui sacrifier toute chose, lorsque l'avènement de l'Empire vint démentir leurs espérances. Vous avez nommé Édouard Charton. Sincèrement touchés des misères imméritées du peuple, ils croyaient, ces hommes généreux, que l'ignorance était la seule cause de ses maux, et que, mieux instruit, apercevant plus clairement où était le bonheur, il saurait de lui-même l'atteindre. Ils pensaient de l'instruction populaire ce que Salomon a dit de la sagesse. Noble utopie qui n'était pas tout à fait une pure illusion !

Joignant la pratique à la théorie, Édouard Charton avait fondé, en 1833, une revue d'instruction populaire, bien connue depuis sous le nom de *Magasin pittoresque*.

Dans un style familier, en se mettant à la portée de tous les lecteurs, on y traitait les questions les plus variées, questions de science et d'art, de littérature et d'histoire. Cette revue, illustrée de gravures sur bois, très soignées, pouvait jouer le rôle d'une école du soir sous les toits ouvriers et dans les chaumières; elle pouvait aider dans leur tâche les éducateurs de la jeunesse. Charton sut aisément faire entrer dans ses vues le jeune Saglio, dont le fond était la bonté; il lui ouvrait en même temps un débouché pour les produits de sa plume, et un patronage tel que celui de Charton était pour ce jeune homme encore indécis une excellente aubaine. Saglio collabora au *Magasin pittoresque*, mais nous ne savons rien de précis sur l'importance de ses travaux, car les articles insérés dans ce recueil ne portèrent pas de noms d'auteur jusqu'à l'année 1883, époque à laquelle la direction, sur les réclamations des abonnés, invita les auteurs à signer. Quoi qu'il en ait été de ses débuts, c'est dans l'intimité de Charton que Saglio fit l'apprentissage du rôle d'un directeur d'entreprise collective. Charton témoignait à son collaborateur une telle bienveillance que Saglio ne crut pas téméraire de prétendre à la main de M<sup>lle</sup> Charton, qu'il épousa en 1862. Cinquante ans d'une vie conjugale sans nuage ont montré qu'en cette occasion comme toujours, Charton avait été pour Saglio le bon génie.

Au *Magasin pittoresque* écrivaient nombre de critiques d'art et de savants éminents, et parmi eux Alfred Darcel, dont la carrière devait être liée dans la suite avec celle de M. Saglio par une série de coïncidences, comme Saglio l'a raconté lui-même lors du décès de Darcel (1893). Il nous

tarde de connaître quelles étaient, à ses débuts dans la vie, les idées de M. Saglio en matière d'art.

Faute de savoir ce qu'il en a mis dans ses articles anonymes du *Magasin pittoresque*, nous pouvons demander quelques indications utiles aux travaux qu'il inséra dans deux recueils très estimés, la *Gazette des Beaux-Arts* et le *Journal des Débats*. Il prit place parmi les premiers rédacteurs de la *Gazette des Beaux-Arts*, fondée en 1859 et, sans titre officiel, il dirigea pendant quelque temps la publication de ce recueil, après que Charles Blanc, en 1861, eut cessé de s'en occuper. Cette même année, il débutait aux *Débats*. A en juger par les premiers articles, Saglio est classique par tempérament, par amour de la beauté régulière, de la ligne pure; il l'est par sa culture toute portée vers l'antiquité. En 1860, il signale le discrédit dans lequel est tombé l'art romantique, et se réjouit du retour aux grandes traditions : « L'esprit de notre temps, écrit-il, plus fort que les répugnances systématiques, nous ramène par vingt chemins à cette antiquité qui semblait abandonnée pour jamais (1). » Voilà pourquoi il aime les grands maîtres de la Renaissance, Raphaël, qui lui a fait dire : « Le génie des grands maîtres et leurs œuvres sont des sujets qui ne s'épuisent jamais; on y peut aller toujours plus avant. Ce qui est grand en eux est infini (2). »

Hippolyte Flandrin, le sévère héritier des classiques, l'avait conquis. Il lui a consacré une vibrante notice, avec la certitude d'être approuvé par la postérité qu'il définit

---

(1) *Gazette des Beaux-Arts*, t. VI, p. 349-50.

(2) *Ibid.*, 1859, II, 189.

ainsi : « La postérité se forme du petit nombre lentement accru de juges difficiles, qui s'attachent d'abord aux beautés durables. » Dans les fines chroniques qu'il consacre aux expositions des œuvres offertes aux concours pour les grands prix de sculpture, de paysage et de peinture historiques, ainsi qu'aux envois des pensionnaires de l'Académie de France à Rome, il signale avec joie les œuvres et les noms qui sont pleins de promesses. Il distingue l'excellent du médiocre et des non-valeurs, mais les appréciations sont si adroitement motivées que le talent y trouve sa juste récompense et que les moins favorisés n'ont aucune raison de perdre courage (1).

Durant l'été de 1861, Edmond Saglio avait visité à Rouen une exposition d'antiquités. Il écrit à ce sujet son premier article dans le *Journal des Débats*, pour préconiser ces exhibitions en province, qui auraient pour résultat d'instruire le public, de lui inspirer le respect et l'amour de l'art national ancien, de faire éclore partout des collections privées où trouveraient asile des monuments précieux.

Esprit très ouvert aux plus hautes manifestations de l'art, capable d'en jouir d'une façon intense et de les apprécier avec une grande indépendance, Saglio, cependant, se sentait de plus en plus des aptitudes d'antiquaire, c'est-à-dire une curiosité très vive non seulement pour les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture à toutes les époques, mais aussi pour les arts les plus divers : la bijouterie, l'émaillerie, la verrerie, les étoffes, les

---

(1) *Débats*, 8, 14, 21 et 28 septembre, 13 octobre 1861.

objets d'ameublement et même les plus humbles ustensiles, pour ceux du moins où le travail de l'ouvrier était accompagné ou inspiré de celui de l'artiste. Il se passionnait pour tous les problèmes qu'ils posent.

« Apprenez à tous, s'il se peut, à voir, à comprendre, à sentir, à juger », écrivait-il (1). Lorsque, plus tard, soit à l'Académie, soit à la Société des Antiquaires ou au Comité des travaux historiques, il avait à se prononcer sur des questions soumises à son examen, il y mettait d'ordinaire cette restriction : voilà ce que nous écrit notre correspondant, et ce qu'il est permis de croire d'après des photographies ; mais, pour conclure avec certitude, il faudrait tenir l'objet lui-même et l'examiner de près. On voit bien, tant il a de confiance en cette intimité entre l'objet et l'observateur, que son œil ne le trompe pas. Il a même émis devant la Société des Antiquaires cette théorie hardie qui dut surprendre plus d'un chartiste, à propos d'un buste de Jean Bologne : « A défaut de preuves matérielles, je pourrais me contenter de preuves morales, non moins éloqu岸tes pour des yeux expérimentés. Il faut bien admettre qu'en fait d'art, tout ne se passe pas par-devant notaires, et ne se juge pas, comme en justice, sur dossier. Un chef-d'œuvre longtemps interrogé, comparé et confronté avec toutes les pièces similaires, nous en dit plus long sur ses origines que tous les papiers d'archives compulsés loin de lui. Enfin, les maîtres se révèlent sans l'intermédiaire du document, à ceux qui les cherchent avec opiniâtreté et les étudient avec amour.

---

(1) *Débats*, 31 août 1866.

Soumis à une sorte d'évocation, ils apparaissent quelquefois à leurs dévots (1). »

Est-il besoin de le dire, Saglio prenait fréquemment le chemin du Musée du Louvre, ce paradis des antiquaires. Laissons-le nous raconter sa première rencontre avec Alfred Darcel : « Je venais, si je m'en souviens bien, examiner le recueil de Valardi, nouvellement acquis. Ces précieux feuillets qu'ont couverts de leurs dessins Pisanello et Léonard, avec quelle crainte je les touchais et quel respect pour ceux qui en avaient la garde ! Ils me semblaient exercer le plus auguste des ministères. Je recueillais les paroles de M. Reiset comme des oracles. Appartenir à ce noble musée et y apprendre sous un tel maître ! Le sort de Darcel me paraissait bien enviable (2). »

Ce rêve ardent de sa jeunesse, Saglio allait bientôt le croire réalisé.

C'est une histoire belle comme une légende que celle de la collection Campana, et pourtant une histoire vraie, puisque M. Salomon Reinach nous l'a contée (3).

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle florissait à Rome un marquis possesseur de grandes richesses ; mais il connaissait tant de manières de les dépenser qu'on aurait pu, sans être devin, lui prédire qu'il survivrait à son dernier écu. C'était le marquis Gian Pietro Campana di Cavelli. Sa fortune, il la tenait de ses ancêtres, et sa noblesse du bel usage

---

(1) *Bulletin de la Société des Antiquaires*, 1885, p. 159.

(2) *Gazette des Beaux-Arts*, 1893, xxxv<sup>e</sup> année, III<sup>e</sup> période, t. X, p. 157.

(3) Esquisse d'une histoire de la collection Campana, dans *Revue archéologique*, 1904 et 1905 ; à part, Paris, 1905, in-8 de 135 p.

qu'il avait fait de sa fortune. Le moyen le plus élégant et le plus sûr employé par Campana pour s'appauvrir n'était pas le faste princier de ses équipages, la richesse de ses villas, le luxe de ses réceptions, ni même les charitables prodigalités de la bonne marquise; c'était son amour passionné pour les objets d'art et antiquités de toutes sortes et le désir d'en constituer une collection unique au monde. S'il n'eut peut-être pas les projets d'un musée encyclopédique, il était en proie à un besoin irrésistible de collectionner. Il achetait, on achetait pour lui de toutes parts sans compter; il se rendait acquéreur de musées entiers. Et pour suppléer à ce qui faisait défaut au marché, il entreprenait des fouilles d'où jaillissaient merveilles sur merveilles. Ses collections croissaient à vue d'œil, comme aussi grandissait leur renommée. A son musée, on devrait dire à ses musées, étaient annexés des ateliers de restauration où l'on allait quelquefois jusqu'à la contrefaçon.

Ce qui devait arriver arriva. Campana, devenu directeur général du Mont-de-Piété à Rome, ne tarda pas à être lui-même le principal client de cet établissement de crédit. Sur un dépôt d'objets précieux, des avances importantes lui étaient faites avec l'agrément du gouvernement pontifical; peu à peu, il finit par y engager la presque totalité de ses collections pour satisfaire à de nouveaux besoins d'argent, « pensant mettre ainsi sa conscience d'administrateur en bon accord avec ses goûts d'antiquaire passionné (1) ».

---

(1) WALLON, dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 4<sup>e</sup> sér., XVIII, 531.

Et lorsque, au mois de novembre 1857, on voulut procéder à une vérification des comptes du Mont-de-Piété, on s'aperçut que le directeur général se trouvait débiteur de plusieurs millions, que l'on n'était pas assuré de récupérer par la vente de ses collections. En même temps, le marquis faisait faire à Paris et ailleurs des offres discrètes : c'étaient ses réserves. Faute de pouvoir établir un bilan exact, on résolut d'arrêter net ce trafic, et ce fut une grosse émotion à Rome lorsque le marquis fut conduit à la prison de San Michele. La marquise en écrivit aussitôt à l'empereur Napoléon III, qui avait été l'obligé des Campana alors qu'il était un prétendant pauvre.

A part quelques réserves pour ses musées, le gouvernement pontifical songea immédiatement à faire argent de la collection Campana pour dégager le Mont-de-Piété. Il a tenu à peu de chose, à des susceptibilités, à des hésitations que tout l'ensemble de ces collections ne devînt la propriété de la France. L'Angleterre fit à peu de frais un premier prélèvement de 84 pièces; plus grave fut la brèche pratiquée par la Russie, qui, ayant « acquis le droit de glaner avant la moisson dans trois séries principales, les vases, les bronzes et les marbres » (1), enlevait 767 pièces. Il devenait urgent pour la France de se décider, car d'autres négociations étaient entamées pour continuer le démembrement. A la fin de mars 1861 paraissent en grand secret pour Rome Sébastien Cornu et Léon Renier, et le 27 avril on sut à Paris que l'empereur avait conclu l'achat de ce qui restait de la collection

---

(1) VITET, dans *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> septembre 1862, p. 169.

Campana pour la somme de quatre millions de francs. Clément et Cornu, nommés administrateurs provisoires, eurent mission de surveiller l'emballage dans 860 caisses de 11 835 objets, qui prirent par Cività-Vecchia et Marseille le chemin de Paris. « Le musée Campana était à la France, a dit M. Salomon Reinach, il ne restait plus qu'à en médire. » On ne s'en fit pas faute.

Une question se posait. Qu'allait devenir ce musée ? Le Ministère d'État, qui avait réglé l'acquisition en dehors du surintendant des Musées impériaux, décida, sans s'entendre avec ce haut personnage, que les collections Campana seraient installées dans le Palais de l'Industrie sous le nom de *Musée Napoléon III*. Sébastien Cornu restait administrateur, avec deux adjoints : Charles Clément et Edmond Saglio. L'installation de la collection au Palais de l'Industrie « remplit tous les mois d'hiver et exigea beaucoup de soins et de dévouement » (1). Outre cet énorme travail, Clément trouvait le temps de rédiger un catalogue des bijoux. « Pas plus que ses deux collègues, dit Vitet, il n'avait encore mis la main à l'arrangement d'un musée, mais ils ont tous les trois débuté par un coup de maître, avec un zèle de néophytes et une habileté qu'on aurait prise pour de l'expérience. Tout ce que l'exactitude, l'esprit d'ordre, le goût, la bonne entente pouvaient tenter pour sauver le vice radical de cette exposition, ils l'ont bravement mis en œuvre (2). »

Tandis qu'il travaillait vaillamment à la mise en valeur

---

(1) S. REINACH, *Esquisse hist. coll. Campana*, p. 49.

(2) *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> septembre 1882, p. 167.

du Musée Napoléon III, Saglio informait le public, par les *Débats* du 12 janvier, de l'arrivée de la collection Campana et donnait des chiffres particulièrement éloquentes; c'est ainsi qu'il annonçait la présence de 3 000 terres cuites; il rappelait les disputes des nations pour s'assurer la possession de ces richesses et les regrets de l'Italie quand elle les avait vues partir pour la France. Il citait le mot de Thomson qui comparait chaque département du nouveau musée à autant de provinces conquises.

Les trois diligents conservateurs avaient été à la peine, leur moment arrivait d'être à l'honneur. Ce dut être pour eux un beau jour que le 1<sup>er</sup> mai 1863, date de l'ouverture du Musée Napoléon III. Avec une légitime fierté Saglio invitait le public à se rendre compte des trésors que l'empereur venait d'acquérir. « Les artistes, disait-il, seront ravis de rencontrer, quand ils croyaient tout épuisé, cette incroyable abondance de motifs nouveaux; ils seront charmés surtout de la grâce, de l'aisance, de la simplicité avec laquelle ces motifs sont traités; ils sentiront partout une liberté qui se communiquera à leur esprit, une force qui les pénétrera, et ils s'en trouveront rafraîchis et renouvelés. Nous ne doutons pas que l'art et les industries auxquelles il a part ne s'en ressentent dans notre pays, et que le public à son tour ne soit rendu plus attentif à leurs efforts, qu'il n'ouvre les yeux à ces clartés descendues des grands sommets de l'art ancien, d'où nous est venue toute lumière pendant tant de siècles (1). »

Un règlement très libéral accordait aux travailleurs des

---

(1) *Débats* du 1<sup>er</sup> mai.

facilités, que ceux-ci n'avaient pu trouver jusqu'alors dans des musées déjà anciens, qui avaient leurs habitudes et leurs routines.

Le Musée Napoléon III eut les premières semaines un immense succès de curiosité, mais cela ne tarda pas à se ralentir, car on ne crée pas en un jour un mouvement régulier de travailleurs et de visiteurs. Il avait des ennemis acharnés qui ne contribuèrent pas peu à en détourner le public. Ce n'est pas ici le lieu de raconter les polémiques passionnées qui s'engagèrent à ce propos entre le surintendant des Beaux-Arts, M. de Nieuwerkerke, appuyé par les conservateurs du Louvre, et les promoteurs de l'achat. Celui-ci avait été préparé et conclu à Rome, par les soins de MM. Léon Renier et Sébastien Cornu, à l'instigation de M<sup>me</sup> Cornu, sœur de lait et camarade d'enfance de l'empereur, femme aussi instruite et distinguée d'esprit que désintéressée. Ce fut proprement la lutte de M<sup>me</sup> Cornu et de la princesse Mathilde. Celle-ci soutenait avec passion M. de Nieuwerkerke. La princesse l'emporta.

L'affaire prenait des proportions telles que le gouvernement crut devoir trancher la discussion en ordonnant la réunion du Musée Napoléon III au Louvre pour en compléter les collections, les objets reconnus inutiles au Louvre restant « à la disposition du Ministre d'État pour être concédés soit à des établissements de l'État, soit aux Musées départementaux ». Le décret impérial était daté de Vichy, le 11 juillet 1862. L'empereur, en se rangeant du côté des plus forts, pensait étouffer des discussions inquiétantes : c'était jeter de l'huile sur des charbons. Trois jours avant le décret de Vichy, Saglio avait tenté

de prévenir l'irréparable décision dans un article imprimé aux *Débats* (8 juillet). « Que l'on veuille bien consulter, dit-il, avant de prendre une mesure décisive, les intérêts de la science, de l'art et de l'industrie, et l'on ne détruira pas, car c'est le détruire, au moment où l'on s'efforce ailleurs d'en créer à grands frais de semblables, ce beau musée ouvert depuis deux mois seulement à tous les travailleurs sous le nom de Musée Napoléon III. » Le décret de Vichy eut son effet, et le lendemain, 12 juillet, Ch. Clément remettait au Louvre le Musée Napoléon III (Sébastien Cornu avait depuis peu démissionné). Le même jour une note officielle du *Moniteur* répondait à l'article de M. Saglio. Une réplique d'une extrême violence suivit dans l'*Indépendance belge*. L'auteur médisait de la sécurité du Louvre, de la commission de démembrement nommée par le Ministre, et proposait le transfert des collections Campana dans les salles de l'ancien Musée Dupuytren. Au ton que prenait la polémique, on devine que Saglio n'y avait plus aucune part. Le comte de Nieuwerkerke se chargea de réfuter l'*Indépendance belge*. Entre les deux, Vitet, membre de l'Académie française, donnait la note juste dans la *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> septembre, approuvant la décision de l'empereur. Entre temps, ce dernier avait accordé de surseoir de trois mois à la fermeture du musée, et prescrit que le travail de la commission ministérielle serait contrôlé par une délégation des membres de l'Académie des Beaux-Arts et de l'Académie des Inscriptions : de telles garanties nous paraîtraient aujourd'hui fort rassurantes. Il n'en était pas de même alors.

On sait ce qui suivit : les travaux des diverses commis-

sions, l'entrée au Louvre d'une grande partie des collections Campana, la distribution du reste faite, en plusieurs fois, aux musées de province, de telle façon que le Louvre ne s'est pas enrichi autant qu'il aurait pu, et que faute de pièces authentiques, il serait impossible de reconstituer aujourd'hui ce qui fut pendant cinq mois de l'année 1862 le Musée Napoléon III.

Dans un judicieux article, Vitet avait écrit ces mots qui durent paraître à Saglio la plus agréable prophétie : « C'est le projet de musée séparé qui les avait créés conservateurs; ils le seront désormais, non plus de fait, presque de droit. » Mais l'administration des Musées victorieuse ne sut pas se montrer magnanime envers les vaincus, en sorte qu'à peine entré dans la carrière qui avait toutes ses préférences, Edmond Saglio se trouva de nouveau lancé dans la vie incertaine, portant au cœur comme les regrets d'un paradis perdu. Il se réfugia dans le bonheur inaltérable de son foyer, le calme de l'étude, et se consacra plus entièrement à la revue familiale, le *Magasin pittoresque*, à laquelle il se fit un devoir de collaborer jusqu'au décès de M. Charton. Il s'est dépeint lui-même quand il a écrit de Darcel : « Il n'avait aucune âpreté dans le caractère et il n'en mit jamais dans son langage (1). »

Ne pouvant réaliser envers et contre tous les espérances qu'il fondait sur le Musée Napoléon III pour l'avenir de l'art et des industries d'art dans notre pays, Saglio ne tardait pas à s'éprendre d'un projet tout aussi vaste,

---

(1) *Gazette des Beaux-Arts*, X, 156.

quoique dans un ordre d'idées un peu différent. Avec son grand air calme, sa « douce obstination » comme on a dit, il semblait prédestiné pour des labeurs presque indéfinis.

Vers 1865 nous le trouvons en rapport avec un antiquaire en renom, le Dr Charles Daremberg, et de l'échange de vues entre eux devait naître le *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*. Ce grand ouvrage a été pendant plus de cinquante ans la pensée centrale de la vie de M. Saglio et l'aboutissant de tous ses travaux, comme il fait le plus d'honneur à sa mémoire et à l'érudition française.

La Providence, qui me destinait à succéder à notre éminent confrère, ne m'avait pas orienté vers les mêmes études que lui. En présence de son œuvre grandiose, je dois me récuser comme juge ; vous m'e permettez cependant d'en parler avec quelque détail et de vous dire simplement mon admiration.

Notre confrère M. Edmond Pottier a raconté avec précision les origines du *Dictionnaire*. Au cours de ses érudites recherches sur l'histoire de la médecine, le Dr Daremberg avait été frappé qu'il n'y eût pas dans notre langue de répertoire commode à consulter sur la vie antique, alors que l'Allemagne avait deux grandes encyclopédies et l'Angleterre le *Dictionary* de W. Smith. Il résolut de combler cette lacune et engagea avec la librairie Hachette des pourparlers à ce sujet dès 1855. Le traité conclu au mois de janvier 1857 renferme son projet très détaillé : « Le *Dictionnaire des antiquités* comprendra, en un seul volume grand in-8 à deux colonnes, les antiquités grecques, latines, juives, orientales, chrétiennes et barbares. »

M. Daremberg se mit en devoir d'exécuter son programme, comme en témoignent les papiers laissés par M. Saglio. Il recruta des collaborateurs, et la rédaction se trouva prête dans son ensemble en 1865. Le D<sup>r</sup> Daremberg, tout absorbé par ses autres travaux, hésita à entreprendre la revision de tout le manuscrit et fut heureux de trouver à s'en décharger sur Edmond Saglio. C'était à la fois pour lui et pour le *Dictionnaire* une excellente fortune : le hasard fit bien les choses.

Très habitué au maniement des livres, des encyclopédies en particulier, Saglio en saisissait en un clin d'œil les lacunes ; il savait, pour ne l'avoir pas toujours trouvé, ce qu'on doit exiger d'un dictionnaire scientifique : l'information rapide, sûre, complète. Il avait émis quelques-unes de ses idées dans des articles de bibliographie, notamment à propos du *Dictionnaire des antiquités romaines et grecques* par Anthony Rich (1) et du *Dictionnaire des antiquités chrétiennes* par l'abbé Martigny (2). On ne pouvait se contenter d'une honnête compilation, il fallait faire une œuvre de science, un manuel en progrès sur tout ce qui existait déjà en Europe, auquel les auteurs les plus qualifiés pour traiter chaque sujet apporteraient l'appoint de leurs recherches personnelles.

L'illustration serait jointe aux articles, non seulement pour les agrémenter, mais pour leur servir de complément et d'un indispensable et lumineux commentaire ; elle fixerait l'attention, suppléerait à l'absence des objets

---

(1) *Gazette des Beaux-Arts*, 1860, t. VI, 349-357.

(2) *Journal des Débats*, 17 août 1865.

décrits. Daremberg avait prévu l'illustration avec 400 figures seulement; Saglio en porta d'abord le nombre approximatif à 3 000, mais ce chiffre a plus que doublé.

Pour assurer au Dictionnaire l'unité de direction, il était nécessaire d'en restreindre le sujet. C'est pourquoi Saglio fit consentir le Dr Daremberg à laisser de côté les antiquités juives, orientales, barbares et chrétiennes, dont l'ensemble formait une matière impossible à embrasser dans un seul ouvrage si l'on voulait être complet, sans compter que l'Orient ancien et les mœurs barbares étaient peu connus. « Il faut bien dire, écrit encore notre confrère M. Pottier, que réduit aux seules antiquités de la Grèce, de l'Étrurie et de Rome, ce grand répertoire comprend encore la matière de plusieurs dictionnaires : institutions politiques, religion et cultes, droit, beaux-arts, armée et marine, vie privée, chacune de ces sections pourrait aisément fournir un gros volume séparé (1). »

Le programme ainsi arrêté, avec l'agrément de l'éditeur, les auteurs furent invités à refondre leurs articles primitifs pour le nouvel ouvrage, et l'on travailla avec une telle célérité que dès 1869 les premiers feuillets de la copie étaient remis à l'imprimeur. « Après quinze ans de tâtonnements et d'efforts, le Dictionnaire allait enfin voir le jour; mais la guerre de 1870 survint et tout fut de nouveau arrêté (2). » Après la chute de l'Empire, M. Saglio fut quelque temps secrétaire de son beau-père à la préfecture de Seine-et-Oise; il le suivit encore à Bordeaux,

---

(1) *Notice*, 6.

(2) *Ibid.*, 6.

où l'envoyait siéger le département de l'Yonne. Aussitôt que possible, Daremberg et Saglio se remirent à la besogne interrompue. Au mois d'avril 1872, ils passaient un nouveau traité avec la maison Hachette, aux termes duquel le Dictionnaire devait comprendre 2 volumes in-4 de 1600 pages chacun avec 3000 illustrations. Depuis lors, sans que de nouveaux accords fussent reconnus nécessaires, ce cadre a été doublé, à la grande satisfaction de tout le monde. Le traité de 1872 assurait à M. Saglio, en cas de décès de M. Daremberg, la direction de l'entreprise. Il dut l'assumer dans le courant de la même année, M. Daremberg étant mort avant même l'apparition du premier fascicule. M. Saglio en écrivit la préface, qui est un modèle de modestie; il se considère comme l'élève respectueux du directeur disparu et c'est par sa volonté que le nom du Dr Daremberg restera inscrit jusqu'à l'achèvement du Dictionnaire comme auteur, tandis qu'en réalité cette inscription n'a que la signification d'un hommage rendu à sa mémoire par l'auteur réel, trop heureux de trouver ce procédé pour s'effacer aux yeux de ses contemporains. Je goûte fort ce que dit la préface sur la bibliographie, encore qu'il ne m'ait pas toujours été possible de m'y conformer moi-même, dans mes *Répertoires*, car les articles ne se présentaient pas sous forme de sujets traités. Je pense aussi que, dans les citations d'ouvrages, il est préférable d'abrégier les titres jusqu'à la limite où ils restent intelligibles, plutôt que de recourir aux formules *loco, opere citato*, etc., qui ont pour moindre inconvénient de rendre l'usage d'un livre d'érudition fastidieux, quand ils n'ont pas occasionné des méprises à l'auteur et des

déceptions au lecteur. En dépit de tous ses efforts pour amener l'ouvrage à sa perfection, Saglio appréhende le premier contact avec le public : « Au moment où un livre paraît, dit-il en terminant, un auteur consciencieux ressent plus vivement les difficultés de l'œuvre qu'il a entreprise et en voit mieux les imperfections. Celle-ci doit subir à son tour les critiques : nous les appelons; qu'on veuille bien nous les adresser dans le même esprit qui nous a constamment dirigé, c'est-à-dire avec un sincère désir d'être utile, de servir la science, de dissiper s'il est possible quelques erreurs, de jeter un peu de lumière sur ce qui reste obscur dans la connaissance que nous avons de la vie des anciens. »

On a signalé deux périodes dans la publication de son grand ouvrage. Dans la première, de 1873 à 1884, Saglio, seul directeur, souvent en peine pour trouver des spécialistes aptes à traiter ses articles, dut se charger d'une partie notable de la rédaction (un seul volume contient plus de 300 articles de lui), sans compter la mise au point du reste. Les livraisons se succédaient à de longs intervalles, et Saglio dut bien des fois considérer avec une morne langueur ce lent acheminement de l'alphabet, dont il n'entrevoyait pas le terme. Il dut se sentir comme écrasé par l'énormité de son entreprise.

A partir de l'année 1884, le Dictionnaire connut de meilleurs jours. M. Saglio eut la bonne fortune de s'associer comme co-directeur notre confrère M. Edmond Potier, un savant de la jeune école, qui prit une part active à la direction, en même temps qu'il assurait au Dictionnaire le concours de nombreux collaborateurs. A côté de

M. Saglio, un autre maître s'était formé : c'était son gendre M. Lafaye, dont la collaboration a sans cesse pris une importance plus grande, jusqu'au moment où il devait remplacer M. Saglio à son décès.

Je ne vous apprendrai rien, mes chers confrères, sur la méthode de travail de mon prédécesseur. Il avait su organiser à merveille une vie de travail, pour en consacrer tous les instants au service de la science, et ne pas laisser perdre une parcelle de ce que pouvait lui révéler ce labeur ininterrompu. MM. Pottier et Salomon Reinach nous ont dit, et d'excellente manière, avec quelle infatigable persévérance M. Saglio a lu un nombre inimaginable de livres et de revues. Il suffit de parcourir la bibliographie de ses articles pour se convaincre qu'il était familier avec toutes les bonnes époques de l'érudition, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. Un grand nombre de livres lui passaient chaque semaine entre les mains, et, jusque dans cette salle des séances, il faisait chaque jour ample moisson de petits morceaux de papier de toute nature, garnis de son écriture grêle et limpide, sur lesquels il avait fixé l'idée conçue, le renseignement lu, le croquis du dessin entrevu, avec de sûres références. Et le soir ce qu'il avait glané dans la journée allait prendre place en bon ordre dans ses cartons, et grossir la masse des notes patiemment accumulées. La note soulage la mémoire, elle est plus fidèle, elle conserve les contours précis des idées et évite toute déperdition de travail. Combien de livres ne nous passent qu'une fois entre les mains ! Que de choses on peut trouver dans un bon livre bien lu ! A la lecture de ses articles on se rend compte

qu'il avait scruté au microscope tous les textes anciens, qu'il en avait extrait une à une, avec une merveilleuse sagacité, toutes les données sur la vie antique.

Il se chargeait de tous les articles ingrats, dont personne ne voulait, de ceux qui se rapportaient aux objets usuels les plus communs, les moins définis, à des termes abstraits à l'origine, qui avaient pris dans la suite une signification spéciale, peu connue ou imprécise : personnifications, jeux, usages, institutions, termes vagues, par exemple : « *deliciae, acroama, admissio, adjutor* », etc. Il traitait les questions épineuses de la toilette, des vêtements, des étoffes, des objets les plus vulgaires. Son article sur les aiguilles est une merveille de description minutieuse. Enfin il est impossible de savoir la part exacte qui lui revient dans l'œuvre totale ; il transformait, complétait la plupart des articles, les mettait en un meilleur langage, et, lorsque l'auteur supposé le priait d'y apposer sa signature, il répondait qu'il ne fallait pas lui savoir gré de ces améliorations : c'était sa besogne de directeur.

A part l'article « *Cælatura* », on trouve rarement des traités de quelque étendue dans le Dictionnaire sous le nom de son directeur, mais ses articles sont parmi les plus condensés, les mieux composés, et toujours d'une lumineuse clarté. Il devait attendre, pour écrire, comme on l'a dit de La Bruyère, que la goutte de lumière se détachât d'elle-même au bout de sa plume.

Comme directeur, Saglio apportait la plus grande attention à sauvegarder les limites prescrites à chaque article, et à ne pas laisser le cadre incomplet. Il a écrit une quantité d'articulets de liaison, en quatre ou cinq lignes, avec

des renvois aux articles plus importants. Ils sont signés de ses seules initiales. Ses notes lui permettaient au besoin de combler à tout instant une lacune.

Mais le chef-d'œuvre de Saglio a été la partie figurée de son Dictionnaire. Du rôle secondaire, surtout d'agrément qu'on lui assignait d'ordinaire, il la fait passer au premier rang. Non seulement elle donne aux preuves écrites le relief et la vie, mais elle forme elle-même une catégorie de documents, et souvent de documents révélateurs, décisifs, parmi lesquels un auteur ne se pardonnerait pas d'omission essentielle. « S'il y a quelque article difficile... sur la technique ou sur les usages de la vie antique, c'est M. Saglio qui s'en charge et qui trouve la figure qui explique le mot », avait dit M. Heuzey. Ainsi comprise, l'illustration du Dictionnaire est une œuvre de science. Elle est excellente encore parce qu'elle est uniforme.

Dans le choix de ses collaborateurs, Saglio montra immédiatement qu'il avait le culte de la science exacte et complète. Si dans les débuts on rencontre maint article insuffisant, c'est qu'il y avait une pénurie inconcevable d'érudits sur les choses antiques. Le directeur poussait à ce point le scrupule du bien faire que plusieurs articles portent la signature de deux ou même trois auteurs. Fréquemment le directeur ajoutait sous son nom un complément sur la partie figurée du sujet. Même dans les débuts, il nous serait aisé de glaner çà et là de vrais petits chefs-d'œuvre; mais nous ne saurons jamais toutes les tribulations, les déceptions et le travail accablant que Saglio dut alors supporter. Et l'œuvre marchait avec une

désespérante lenteur; il n'était que temps de grouper des énergies nouvelles.

C'est aussi dans le dessein de prendre contact avec les jeunes savants que Saglio fit en 1874 un premier voyage à Rome. Vous imaginez sans peine, mes chers confrères, quel profond émoi dut s'emparer de son âme en apercevant pour la première fois la terre de ses aïeux, et quelle joyeuse espérance le portait à travers les plaines où vécurent les Étrusques jusqu'à la ville glorieuse dont il avait la pensée toute pleine! Rome conserve une si impressionnante grandeur! Il la trouva si belle qu'il y revint souvent; il visita les musées et les antiquités de l'Italie entière; il en rapporta maints dessins d'objets d'art.

Saglio ne ménageait pas les encouragements à ses collaborateurs. Membre de l'Académie depuis 1887, il faisait régulièrement à ses confrères l'hommage des livraisons du Dictionnaire, et c'était chaque fois (deux par an à peu près) une occasion de prouver sa grande modestie. Avec quelle satisfaction visible il parle de tous ceux qui l'ont secondé, citant des noms quelquefois, s'excusant de ne pouvoir louer chacun comme il le mériterait. Pour Saglio, alors, c'était la récompense, c'était la moisson après un dur labeur. Tout à la joie de signaler le mérite d'autrui, il s'oubliait totalement lui-même et il voyait sans surprise citer partout le grand Dictionnaire de Daremberg, ou remerciait d'un sourire ceux qui le félicitaient de collaborer à son œuvre.

Ces heures de joie étaient rares, et que chèrement achetées! A son métier de directeur, qui tenait à la fois du professeur et du prote, venaient s'ajouter mille difficul-

tés. La répartition des articles faite, il restait sur les dents jusqu'à ce que l'imprimeur lui apportât les épreuves. Il devait s'armer de patience avec les retardataires incorrigibles (les Parisiens, sollicités par tant de choses, sont, paraît-il, les plus coupables). Saglio, avec une douceur jamais lassée, a écrit des milliers de lettres pour rappeler les promesses oubliées, faire ressortir les inconvénients de ces retards qui paralysaient l'œuvre entière : vainement quelquefois. Il se trouvait parfois dans la pénible nécessité de retirer un article à celui qui l'avait accepté et de chercher un nouvel auteur : il y fallait beaucoup de diplomatie.

Dès ses premières livraisons le Dictionnaire de Saglio trouva auprès des revues d'histoire et d'archéologie l'accueil qu'il méritait. La *Bibliothèque de l'École des Chartes* s'excusait par la plume de R. L. de sortir de son domaine habituel pour parler de ce livre vraiment extraordinaire, qui s'annonçait comme le plus complet et le meilleur publié non seulement en France, mais en Europe (1). Il était le bienvenu partout où les lettres et les arts sont en honneur : aussi bien dans le cabinet de l'amateur de beaux livres bien illustrés, de l'amateur d'antiquités désireux de se former le goût, que sur le bureau de tous ceux que charment encore les vers d'Horace et les récits de Tite-Live. A l'Académie, Léon Renier le signala neuf fois à votre bienveillante attention. Au dixième fascicule, ce fut au tour de notre confrère M. Heuzey à vous en dire tous les mérites : « Le mot dictionnaire, dit M. Heuzey, est trop modeste pour désigner l'œuvre

---

(1) Tome XXXV, 1874, p. 583-585.

considérable publiée par la librairie Hachette : l'habile et savante direction de M. Saglio lui a donné le caractère d'un *thesaurus*, d'une véritable encyclopédie de l'antiquité figurée. » A ses yeux l'illustration en constitue « le principal travail de création et de découverte » ; or elle est tout entière l'œuvre de M. Saglio « qui connaît, on peut le dire, mieux que personne l'antiquité figurée » (1). L'Académie se devait à elle-même d'honorer un érudit aussi méritant et elle n'y manqua pas. En 1885, Saglio se portait candidat comme membre libre au fauteuil de M. Baudry ; il ne fut pas élu, mais deux ans plus tard, le 25 mars 1887, il était appelé par 31 suffrages à succéder à M. Alexandre Germain, savant professeur et historien de Montpellier, qui n'avait fait que passer parmi vous.

La même année, Saglio avait fait paraître dans la *Gazette archéologique* et éditer à part son mémoire sur Polyphème. Il étudie toutes les phases des représentations artistiques du géant, auxquelles il en joint une inédite, par lui remarquée sur un vase de la collection Campana. C'est un travail de maturité, et qui témoigne du culte que l'auteur avait gardé pour la forme littéraire au cours de ses vastes travaux, en même temps qu'il nous fournit des preuves de son goût affiné et de la sûreté de ses déductions. Les lecteurs du *Dictionnaire* n'auront pas manqué de l'ajouter à la bibliographie de l'article *Cyclopes*.

Ce qu'a été M. Saglio comme confrère, MM. Omont, Héron de Villefosse, Edmond Pottier et Salomon Reinach l'ont déjà dit avec une autorité indiscutée. Pour moi, je

---

(1) *Académie des Inscriptions, Comptes rendus*, 1886, p. 327-328.

ne connais rien de si éloquent que l'unanimité des regrets qu'il a laissés parmi vous. Il a pris une part très active à vos travaux, grâce à son vaste savoir; vous avez toujours témoigné une entière confiance en ses lumières, comme le prouvent la multitude de ses rapports sur des questions délicates et très variées, et l'adhésion que vous avez toujours donnée à ses conclusions.

Les publications de l'Institut lui doivent seulement, si je ne me trompe, un mémoire très original et très hardi, « Sur un denier d'Hostilius Saserna et sur le culte primitif de Diane en Italie » (1).

M. Saglio a déployé la même activité et rendu les mêmes services à la Société des Antiquaires de France, à laquelle il appartenait depuis 1875 comme membre résidant; il en fut élu président en 1886, et membre honoraire en 1900. Il avait été nommé membre résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques seulement en 1897 et il est resté vice-président de la section d'Archéologie depuis 1898. Il était très assidu aux séances de la Société et du Comité, se mêlait très activement aux discussions, faisait partie de commissions, etc., et c'était pour ces groupements un bonheur de le posséder. Dans son esprit calme et méthodique les préoccupations multiples ne se contrariaient ni ne se heurtaient; l'unité de sa vie n'en était pas entamée le moins du monde, car chez lui la fonction favorisait l'étude et l'étude servait la fonction. Il était avant tout l'homme du Dictionnaire, ce qui ne doit pas nous faire oublier qu'il était en même temps

---

(1) *Académie des Inscriptions, Comptes rendus*, 1890, p. 263-271.

l'un des fonctionnaires principaux de notre administration des Beaux-Arts. Pour ne pas compliquer inutilement le plan de cette notice, j'ai tardé à vous rappeler comment, de longues années après la dislocation du Musée Napoléon III, Saglio avait vu se renouer sa carrière administrative.

La troisième république avait enfin remis Saglio dans sa voie et lui avait rendu justice. Il nous raconte qu'au mois d'avril 1871, Jules Simon l'envoya aux Gobelins « pour y remettre l'ordre après les incendies de la Commune. J'y restai sept mois, raconte Saglio lui-même, sous l'autorité nominale du vénérable M. Chevreul, qui gardait, confiné dans son laboratoire des teintures, le titre d'administrateur provisoire (1). » Au mois de novembre suivant arrivait aux Gobelins avec le titre d'administrateur M. Alfred Darcel, auquel Saglio allait succéder au Louvre en qualité de conservateur adjoint de la sculpture moderne et des objets d'art du Moyen âge et de la Renaissance. Ce département important passa tout entier sous sa direction en 1879 et il le conserva jusqu'en 1893, date à laquelle il était nommé directeur du Musée de Cluny. Quelque honorable que fût pour lui cette dernière nomination, Saglio eut la tentation de la décliner, tant il en redoutait les responsabilités, compliquées par des questions d'ordre pratique qu'il se jugeait peu apte à résoudre. C'était défiance excessive de soi. Les difficultés redoutées ne se présentèrent pas ; il trouva parmi le personnel du Musée, conquis par sa bienveillance et son égalité d'hu-

---

(1) *Gazette des Beaux-Arts*, 1893, 3<sup>e</sup> série, t. III, p. 158.

meur, un concours empressé et déférent. Il finit même par se sentir tout à fait à son aise dans ce joli hôtel, d'une architecture si personnelle, et qui, malgré le voisinage du boulevard Saint-Germain, garde encore un air recueilli derrière ses grilles et son jardin, fier de ses antiques thermes.

Si au Louvre, à Cluny, le passage de M. Saglio n'a été marqué par aucun travail exceptionnel, c'est que là, comme partout, il restait l'homme du Dictionnaire, qu'il lisait des livres et des revues sans trêve ni fin. Mais il remplit loyalement et consciencieusement son devoir, il se montra envers tous très accueillant et serviable; à défaut d'installation, il ouvrait son cabinet aux travailleurs désireux d'étudier ou de copier des objets précieux. C'est encore servir un musée que de le faire aimer.

La situation de Saglio, au Musée de Cluny, avait été menacée en 1898; mais, après explications échangées avec le ministre, il avait obtenu de la conserver jusqu'à l'âge de soixante-quinze ans, en vertu du privilège qui permet aux membres de l'Institut de garder jusqu'à ce terme les fonctions qu'ils remplissent dans l'enseignement supérieur. Ce fut donc en 1903 qu'il prit une retraite bien gagnée. Alors toujours actif, il se retira dans la paisible rue de Sèvres, où il a passé les huit dernières années de sa vie. Il s'y était attendu, préparé, et il n'y eut pas à la fin de sa carrière une rupture brusque, capable d'ébranler si fort un vieillard.

Pendant que Saglio était conservateur au Musée du Louvre, il fit pour le Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts deux voyages d'études en Allemagne et

en Autriche, relatés dans deux remarquables rapports « Sur l'organisation des musées en Allemagne » et « l'enseignement », en Autriche, « des arts appliqués à l'industrie »; ils sont un témoignage de plus de la parfaite unité de sa vie et de la persistance jusqu'à un âge avancé des idées qu'il avait conçues ou adoptées dans sa jeunesse. Nous savons l'importance qu'il attachait à l'association de l'art à l'industrie en France pour conserver à notre pays une supériorité jadis incontestée. Avec quelle attention au cours des voyages dont nous parlons voulut-il se rendre compte des tentatives de nos voisins et de leurs résultats! A vrai dire, les conclusions de ses rapports sont quelque peu décevantes, mais son rôle à lui était de voir, de nous renseigner, et il l'a fait avec une éloquence particulière.

Quand M. Saglio fut déchargé de ses fonctions de directeur de musée, qui, à la longue, avaient dû prendre pour lui l'aspect de douces habitudes, il lui restait encore assez de préoccupations familiares pour combler insensiblement le vide qui venait de se faire dans sa vie. Il prenait une large part aux travaux du Comité des travaux historiques. Le *Dictionnaire des Antiquités*, surtout, absorbait presque tous ses instants. Il y travaillait depuis quarante ans; il y en avait trente que l'impression était commencée. Après avoir paru à un seul fascicule par an à peu près pendant treize ans, il avait doublé l'allure depuis l'année 1895, et un fascicule sortait des mains de l'éditeur à chaque semestre. Mais qu'il se hâte avec lenteur! A cette œuvre, Saglio est enchaîné pour le reste de ses jours : il y a quelque chose de très grand dans cette servitude

volontaire envers la science, un sacrifice presque surhumain. Cependant, lorsqu'il put se douter qu'il n'en verrait pas la fin, sa sérénité d'âme en parut presque altérée, nous assure notre confrère M. Pottier. Il dut se dire que la fortune n'aime pas les vieillards.

S'il a emporté un regret dans la tombe, n'est-ce pas celui de n'avoir point vu sur sa table le dernier fascicule du Dictionnaire, et de n'avoir pu vous en apporter le suprême et fier hommage ?

A ce regret, je crois qu'il faut en ajouter un autre non moins vif : celui de n'avoir point vu la Grèce. Il la connaissait mieux que quiconque, ses articles l'attestent ; il se l'était imaginée avec la précision de ceux qui en reviennent, et je pense qu'il en avait parlé souvent et longuement avec François Lenormant, qui l'avait comprise comme un savant et goûtée comme un poète. Ah ! lorsque notre regretté confrère visitait en Sicile ou le long de l'Adriatique les ruines des anciennes colonies grecques, que la tentation dut être forte pour lui de franchir les quelques lieues de plaines bleues qui séparent les deux péninsules ! Il n'y céda pas et s'en dédommagea par des voyages plus fréquents en Italie.

Avec les ans, la haute taille du savant s'était infléchie, comme par l'habitude d'être sans cesse penché sur quelque étude minutieuse, mais il ne diminuait en rien ses longues veilles ni son assiduité aux séances. Le 8 mai 1911 il faisait au Comité un dernier rapport sur des vases de bronze trouvés à Nontron. Le 12 il présentait à l'Académie le 45<sup>e</sup> fascicule de son « Dictionnaire ». Ce qu'il vous dit alors ressemble à l'expression de dernières

volontés. Il se montre préoccupé de n'oublier personne parmi ceux qui l'ont aidé : ses confrères de l'Académie, les professeurs de nos universités, des savants français et étrangers. Ceux qu'il ne peut nommer, il se réserve de les louer comme il convient en une occasion semblable et prochaine. Mais il tient à dire combien il se félicite de voir prendre place à côté de leurs maîtres de jeunes savants sortis de nos grandes écoles. Ce spectacle le rassure, au moment peut-être où il a des pressentiments sur sa fin et il n'est plus inquiet sur l'avenir de la science :

A l'horizon déjà montent d'autres étoiles.

L'occasion espérée pour remercier ses collaborateurs, Saglio ne devait pas l'atteindre ; quelques mois après, le 7 décembre, la mort venait doucement inviter au repos ce travailleur acharné.

Par une disposition bien conforme à son caractère, il a voulu que ses funérailles fussent d'une grande simplicité, et une dernière fois il a traversé sans bruit, pour le suprême voyage, les rues où il passait d'un air modeste, affable et toujours pensif. Mais il emportait l'estime, le respect et les regrets du monde savant tout entier, auquel la presse des deux mondes a fait écho. Car s'il est resté muet sur lui-même, ses œuvres parlent pour lui.

Je ne sais au juste quelles ont été ses croyances, mais par maints passages de ses écrits, il est clair que la morale de l'Évangile avait toutes ses préférences, qu'il avait un esprit ferme sur les grands principes de la vie, une âme respectueuse devant le mystère et naturellement religieuse. Nous gardons l'espérance qu'il aura été bien

accueilli par Dieu, ayant travaillé sans cesse comme un bon ouvrier de la science et du bien :

Je n'ai pas refusé ma tâche sur la terre,  
Mon sillon? Le voilà. Ma gerbe? La voici,

a-t-il pu dire au grand Juge.

Il lègue aux siens l'héritage d'une mémoire justement honorée, à tout le monde lettré le profit de son immense labeur. C'a été pour nous un devoir de recueillir, dans ses écrits épars et dans les souvenirs de ceux qui l'ont vu de près, tout ce qui peut faire connaître sous son vrai jour cette vie que l'on peut résumer en trois mots : science, conscience et modestie.

# LISTE ANALYTIQUE ET CHRONOLOGIQUE

DES OUVRAGES

DE

## M. EDMOND SAGLIO

---

1873 (1877)-1911. — *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments, contenant l'explication des termes qui se rapportent aux mœurs, aux institutions, à la religion, aux arts, aux sciences, au costume, au mobilier, à la guerre, à la marine, aux métiers, aux monnaies, poids et mesures, etc., etc. et en général à la vie publique et privée des anciens*, ouvrage rédigé (ouvrage fondé par Ch. Daremberg et rédigé) par une société d'écrivains spéciaux, d'archéologues et de professeurs, sous la direction de MM. Ch. Daremberg et Em. Saglio (de MM. Ch. Daremberg et Edm. Saglio, avec le concours de M. Ed. Pottier; — de MM. Ch. Daremberg, Edm. Saglio et Edm. Pottier; — de Edmond Saglio, avec le concours de E. Pottier), avec 3 000 (plus de 6 000); — et orné de plus de 6 000 (7 000); — ouvrage orné de plus de 7 000 figures d'après l'antique, dessinées par P. Sellier; Paris, in-4°. — 1873-1911, 45 fascic. en 4 volumes ou 8 parties et 2 livraisons du tome V. *Réponse à un libelle intitulé « l'article Cæltura du Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, signé par M. E. Saglio »*, Hachette, in-8°, 1879, 16 pages.

*Gazette des Beaux-Arts*, courrier européen de l'art et de la curiosité.  
Rédacteur en chef M. Charles Blanc, ancien directeur des Beaux-Arts.

TOME PREMIER, 1859 (Paris, impr. J. Claye, rue Saint-Benoît), 4° :  
P. 98-102. — De nos relations avec l'art allemand.  
P. 344-351. — Le sculpteur Hubac (illustré).

TOME DEUXIÈME, 1859 :

P. 189-190. — *Essai sur les fresques de Raphaël du Vatican*, par F. A. GRUYER, 1<sup>re</sup> partie : Chambres; 2<sup>e</sup> partie : Loges. — 2 vol. in-8°, Paris, V<sup>e</sup> J. Renouard, 1859 (compte rendu).

TOME TROISIÈME, 1859 :

P. 116-117. — Notice sur la grande et petite Galerie du Louvre, par Adolphe BERTY (extrait de la *Renaissance monumentale en France*); Paris, impr. de J. Claye (compte rendu).

TOME CINQUIÈME, 1860 :

P. 106-113. — Les illustrations du *Voyage aux Pyrénées* de H. TAINE, par Gustave DORÉ (illustré).

P. 373-4. — Livres d'art : *Die altchristlichen Kirchen nach den Baudenkmalen und älteren Beschreibungen...* Églises chrétiennes restituées d'après les monuments et d'après les descriptions les plus anciennes. — Influence exercée par le style de ces édifices sur l'architecture des époques suivantes, par le D<sup>r</sup> HÜBSCH; Carlsruhe, 1858-1859 (compte rendu).

TOME SIXIÈME, 1860 :

P. 349-357. — *Dictionnaire des Antiquités romaines et grecques*, par ANTHONY RICH (illustré).

TOME SEPTIÈME, 1860 :

P. 46-52. — Exposition de tableaux modernes dans la Galerie Goupil.

TOME HUITIÈME, 1860 :

P. 251. — *Bilderatlas zur Weltgeschichte, nach Kunstwerken alter und neuer Zeit*. Recueil de figures pour l'histoire universelle, d'après les monuments de l'art ancien et moderne; dessin de Louis Weisser, avec un texte explicatif par le D<sup>r</sup> Henri MERZ; 2<sup>e</sup> édition, Stuttgart (signé : E. S.).

TOME ONZIÈME, 1861 :

P. 362-6. — Les dessins de l'*Enfer* du DANTE, par M. Gustave DORÉ (illustré).

TOME DIX-SEPTIÈME, 1864 :

P. 105-26, 243-62. — Hippolyte Flandrin.

XXXV<sup>e</sup> année, III<sup>e</sup> période, TOME DIXIÈME, 1893 :

P. 155-9. — Alfred Darcel (avec portrait).

*Journal des Débats politiques et littéraires.*

- 1861, 22 juillet. — Exposition d'objets d'art et d'antiquités à Rouen.  
— 8 sept. — Concours pour le grand prix de Sculpture.  
— 14 — — Concours pour le prix de Paysage historique.  
— 21 — — Concours pour le grand prix d'Architecture.  
— 28 — — Concours pour le grand prix de Peinture d'histoire.  
— 13 oct. — Exposition des grands prix et des envois des pensionnaires de Rome.  
1862, 12 janv. — Le Musée Campana.  
— 1<sup>er</sup> mai. — Ouverture du Musée Napoléon III.  
— 8 juillet. — (Sans titre, au sujet du projet de transfert des collections Campana au Louvre).  
1863, 1<sup>er</sup> janv. — (Sans titre, projet d'exposition de peintures, rue de l'Ouest).  
1863, 17 mai. — (Sur le *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, par M. l'abbé MARTIGNY).  
1866, 31 août. — *Espagne et Beaux-Arts*, mélanges par Louis VIARDOT. Hachette, 1866.  
1868, 29 fév. — (Sur l'ouvrage : *La Seine-Inférieure historique et archéologique*, par l'abbé COCHET).

*Le Magasin pittoresque.*

(M. Ed. Saglio a collaboré à cette revue environ de 1860 à 1890. aucun article n'est signé jusqu'à l'année 1883).

51<sup>e</sup> année, série II, t. I, 1883 :

- p. 49-50. — Le monument de Philopappus à Athènes (*non signé*).  
p. 99-100. — La Caliga (en note : E. SAGLIO, directeur du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*).  
p. 103-4. — Renaud de Châtillon, ses aventures.  
p. 105-10. — André del Sarto et sa femme Lucrezia del (*sic*) Fede.  
p. 184. — Vase antique en argent doublé de verre.  
p. 203-9. — Le Chameau dans l'antiquité.  
p. 327-8. — Colombiers antiques.  
p. 391-2. — Un vase romain émaillé.

52<sup>e</sup> année, série II, t. II, 1884 :

- p. 167-168. — Les Tornabuoni.
- p. 192-4. — Tombeaux romains.
- p. 280 *a-b*. — Sur un petit homme d'ivoire.
- p. 280 *e-1*. — Les fresques de Claude Lorrain.
- p. 311. — Une miniature byzantine du dixième siècle (*non signé*).
- p. 388-390. — Les fresques de Giotto à l'Arena de Padoue.

53<sup>e</sup> année, série II, t. III, 1885 :

- p. 12-3. — Poupées antiques.
- p. 17-8. — Un dessin inédit de GLEYRE (Jeanne d'Arc écoutant ses voix).
- p. 118-20. — Cachets d'oculistes romains.
- p. 128-30. — Un groupe de Nicolas Poussin (la Vierge et le Christ).
- p. 149. — Le siège impérial de Goslar.
- p. 200-2. — Le surtout de Wenzel Jamnitzer.
- p. 308-10. — Un tableau de Philostrate.

54<sup>e</sup> année, série II, t. IV, 1886 :

- p. 76-8. — Le Musée de Naples, grande salle des bronzes.
- p. 101-2. — Foulons romains.
- p. 224. — Modèle de cadran en bois sculpté au Musée d'art et d'industrie de Hambourg.

55<sup>e</sup> année, série II, t. V, 1887 :

- p. 4-6. — Ésope.
- p. 140-1. — Les navires à plusieurs rangs de rames (*signé* : Ed. SAGLIO, membre de l'Institut).
- p. 169-70. — Musée du Belvédère à Vienne : l'Empereur Maximilien I<sup>er</sup>, par Rubens (*n. s.*).
- p. 240-1. — Dessins de Liotard au Musée du Louvre (une note indique l'auteur).
- p. 400-2. — Bernard Délicieux, l'agitateur du Languedoc, tableau par J.-P. Laurens.

56<sup>e</sup> année, série II, t. VI, 1888 :

- p. 132-3. — La Victoire de Samothrace.
- p. 300-1. — Drouais et Claude Michallon.

57<sup>e</sup> année, série II, t. XVII, 1899 :

p. 241-2. — La leçon de Musique (peinture de Lancret, Musée du Louvre).

*Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France.*

1875, p. 185-6. — Observations sur un vase appelé *præfericulum*.

1877, p. 57-62. — Communication sur une lampe romaine représentant un cheval debout sur ses jambes de derrière, et sur un vase peint portant un singe.

— p. 149-52. — Note sur l'authenticité d'une estampe représentant la disposition des thermes.

1878, p. 226-7. — Observation sur un léopard en bronze, emblème d'enseigne romaine.

1879, p. 114. — Bague en or avec inscription.

1880, p. 88-9. — Communication sur des couteaux attribués à Marie de Médicis et à Louis XIII.

— p. 133-50. — Rapport sur des documents relatifs aux fouilles faites à Naix (Meuse) en 1833 et 1834.

1881, p. 248. — Observations, 174, 195.

1882, p. 342. — Communication sur des clous en fer dont la fiche est évidée.

1883, p. 217-8. — Stèle funéraire grecque provenant de Cyzique.

— p. 224-5. — Bijou en or émaillé de la fin du xv<sup>e</sup> siècle.

1885, p. 140. — Sur l'usage des chameaux dans l'armée romaine.

1887, p. 49-57. — Discours prononcé en quittant la présidence de la Compagnie.

— p. 91. — Observations sur l'article « Cybèle » dans le *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*.

— p. 269. — Note sur les apobates et les desultores.

1889, p. 145-7. — Influence de l'art français sur l'art de la Hongrie au moyen âge.

1890, p. 261-3. — Épée de la forme dite langue de bœuf, acquise par le Louvre.

1891, p. 132-3. — Triptyque byzantin en ivoire.

1893, p. 127. — Bague en or du XII<sup>e</sup> siècle et ivoire du VI<sup>e</sup>.

1895, p. 136-8. — Bas-relief romain représentant un convoi funèbre.

- 1895, p. 257. — Reliquaire de sainte Valère, patronne de la ville de Limoges.  
1899, p. 287-8. — Des arrosoirs dans l'antiquité.

*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Comptes rendus des séances.*

- 1888, p. 78. — Divers genres de pantalons en usage parmi les barbares.  
— p. 258-9. — Présente à l'Académie le 12<sup>e</sup> fascicule du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*.  
1890, p. 186, 305 et 322. — Le-Chat domestique dans l'antiquité (p. 322 : liste des divers monuments antiques où paraissent figurés des chats domestiques).  
— p. 186-7, 263-271. — Sur un denier d'Hostilius Saserna et sur le culte primitif de Diane en Italie.  
1891, p. 400-2. — Hommage à l'Académie de l'ouvrage : *Aes rude, signatum e grave, rinvenuto alla Bruna presso Spoleto* (Milan, 1891, 8<sup>o</sup>) par M. L.-A. MILANI.  
1896, p. 28-9. — Présente le *Catalogue des ivoires* par M. Émile MOLINIER (Paris, 1896, 8<sup>o</sup>).  
1897, p. 321-2. — Présente le second volume de l'*Histoire générale des arts appliqués à l'industrie*, par M. Emile MOLINIER (Paris, 1897, in-fol.).  
1900, p. 680-1. — Présentation de l'ouvrage : *La sculpture à Troyes et dans la Champagne méridionale au XVI<sup>e</sup> siècle* par MM. Raymond KOEHLIN et J.-J. MARQUET DE VASSELOT (Paris, 1900, in-8<sup>o</sup>).  
1904, p. 420-1. — Présente l'ouvrage : *Études sur l'histoire d'Auguste*, par M. Ch. LÉCRIVAIN (Paris, 1904, in-8<sup>o</sup>).  
Rapport adressé au Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, sur l'organisation des Musées en Allemagne; Paris, 1886, pet. in-4<sup>o</sup> de 46 pages.  
Polyphème, dans *Gazette archéologique*, fondée par Fr. LENORMANT et J. DE WITTE, Revue des Musées nationaux... (1887) XII<sup>e</sup> année, p. 1-7 (tiré à part; Paris, A. Lévy, 1887, in-4<sup>o</sup> de 9 pages).  
Rapport relatif à l'enseignement, en Autriche, des arts appliqués à

l'industrie, adressé au Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts; Paris, pet. in-4° de 26 pages.

Sur un denier d'Hostilius Saserna et sur le culte primitif de Diane en Italie, dans *Revue Numismatique* dirigée par A. DE BARTHÉLEMY, G. SCHLUMBERGER, E. BABELON; Paris, 1891, 3<sup>e</sup> série, t. IX, p. 7-16 (Cf. *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions*, 1890, p. 263-71).

*Bulletin Archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques.*

1897, p. cx-xi. — Rapport sur une statue placée dans l'église de Saulges (Mayenne).

1898, p. xcvi-viii. — Rapport sur des éperons trouvés à Villandraut (Gironde).

— p. xxx. — Rapport sur le contrat de mariage de Gabriel Allegrain, sculpteur.

— p. xxx. — Sur une épingle en bronze gauloise.

— p. cix-x. — Sur la sépulture de Hardouin de Bueil, évêque d'Angers.

1899, p. xxxv. — Rapport sur l'inventaire d'un gentilhomme campagnard à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle.

— p. cviii. — Sur un document mentionnant un orgue portatif en 1560.

— p. cxvii. — Sur un marché avec un plombier pour la couverture d'une maison à Bordeaux, en 1515.

1900, p. xxvii. — Rapport sur la pierre tombale de Milon, abbé de Savigny.

— p. xxxviii. — Sur un coffret en bois, du moyen âge.

— p. xxxviii-ix. — Sur un rouet en ivoire, du xvi<sup>e</sup> siècle.

— p. xliv. — Sur une épée du moyen âge.

— p. xc. — Sur un pied de croix du Musée Calvet.

— p. xciv. — Sur une montre fabriquée par Pierre Bergier.

— p. ciii-iv. — Sur deux statues de la Vierge en bois conservées à Sens.

1902, p. xxvii-viii. — Rapport sur un mémoire de M. le chanoine URSEAU, relatif à une statuette de sainte Émerance.

— p. xxxv. — Sur les horloges publiques dans le Sud-Est de la France.

- 1902, p. LXXXVI. — Sur deux croix d'absolution.  
— p. LXXXVI-VIII. — Sur un émail limousin.  
— p. CI-II. — Sur une croix processionnelle de Labastide-Denat.  
— p. CX-I. — Sur l'inventaire du mobilier du palais épiscopal de Laon en 1370.  
— p. CXI-XII. — Sur les émaux du trésor de Lyon.
- 1903, p. XXIX. — Rapport sur un reliquaire de l'église d'Annéot.  
— p. XLIII-IV. — Sur une statue de la Vierge, à Voutenay.  
— p. XCV-VI. — Sur l'inventaire après décès du chevalier Roze.  
— p. CXXX. — Sur les anciennes faïences de Nantes.
- 1904, p. CXI. — Sur un diptyque d'ivoire à Voutenay.  
— p. CXLVI-VII. — Sur les reliquaires de Chalençaçon.
- 1905, p. CXXIX. — Rapport sur le don d'un reliquaire par Charles VII au prieuré de Saint-Léonard de Noblac.  
— p. CXLVI-VII. — Sur une châsse provenant de l'abbaye de Lérins.
- 1906, p. LXXIV-V. — Rapport sur une demande de subvention formée par le Comité d'études historiques et archéologiques de la Montagne Sainte-Geneviève à Paris.  
— p. CXXXVIII. — Rapport sur un bouton d'argent provenant d'un vêtement ecclésiastique et sur une plaquette du XVI<sup>e</sup> siècle au Musée de Troyes.
- 1908, p. XXXVIII-IX. — Sur une statuette de bois, du XVI<sup>e</sup> siècle.  
— p. CXXVII. — Sur une statuette de plomb trouvée à Nancy.
- 1909, p. XXXV-VI. — Rapport sur une lampe de bronze, du moyen âge.
- 1910, p. CXI-XII. — Rapport sur des marmites de bronze.